

de GRENIER

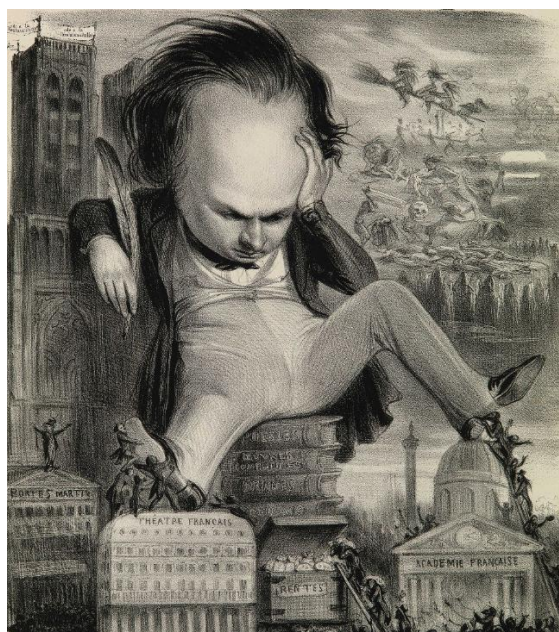
Victor HUGO (1802-1885) et GRANIER de CASSAGNAC (1806-1880) : deux cheminement dans le siècle²

Gilbert SOURBADERE³

Même si ces deux contemporains ne sont en rien comparables au regard de l'Histoire, on ne peut que constater au terme de leur existence que tout les oppose :

- Victor Hugo est, en 1885, le symbole de la République qu'il a adoptée dans l'enthousiasme de 1848 et qu'il a surtout défendue de sa plume contre « Napoléon le Petit » depuis son exil de Guernesey, d'une République qui commence à s'enraciner solidement et qui n'hésite pas à « Panthéoniser » le grand poète ;
- Granier de Cassagnac, favorable au coup d'Etat du 2 décembre 1851, devient à partir de 1868 l'un des plus farouches partisans de l'Empire autoritaire, un « Arcadien » ou un « Mameluck » hostile à toute libéralisation de l'Empire. Et jusqu'à sa mort, en 1880, il combat la République tout comme son fils Paul (1842-1904), avec beaucoup d'acharnement et de constance, fidèle à ses idées bonapartistes et en particulier au principe de « l'appel au peuple ».

Les deux parcours politiques diamétralement opposés à partir de 1849-1850, ne doivent pas occulter la réalité d'une réelle proximité née entre ces deux hommes appartenant à la même génération, nostalgique de l'épopée napoléonienne. Comment Granier de Cassagnac a-t-il pu placer sa « plume de guerre » au service du chef de file du courant romantique dès son arrivée à Paris ? Le poète a-t-il véritablement rendu hommage au zèle souvent excessif de notre gascon ? Quelle sera l'attitude de l'un et de l'autre à partir de 1849-1850 lorsque la République puis le Coup d'Etat les sépareront à jamais ?



Victor Hugo, caricature de Benjamin Roubaud
Le Charivari (1841)

² Article extrait du *Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Gers*, Premier trimestre 2003, p17-33, reproduit avec l'aimable autorisation du Président de la Société.

³ J'ai fait la connaissance de Gilbert Sourbadère, Adjoint à la Culture à la mairie d'Auch, alors que j'étais en fonction dans le Gers comme directeur départemental de l'Équipement. Nous avons repris contact en 2019 et convenu qu'il viendrait faire une conférence sur les Granier de Cassagnac lors d'une prochaine réunion de La Réveillée. L'intitulé retenu était « Trois générations de Granier de Cassagnac, la plume, le verbe, l'épée ». Son état de santé n'a pas permis d'y donner suite. Gilbert Sourbadère est décédé à 73 ans en 2021. OG

Une même génération opheline de l'épopée napoléonienne

Bernard-Adolphe Granier de Cassagnac né en 1806, 4 ans après Victor Hugo, à Averon-Bergelle dans le canton d'Aignan, avait « un père impérialiste, et (une) grand-mère qui lui faisait chanter en 1814 :

« Au blanc panache, aux fleurs de lys,
Que tout bon Français se rallie ».

Ce qui fit de lui « un monarchiste véhément⁴ » tout comme le jeune poète qui ne devint libéral qu'en 1829, lorsque la censure de Charles X jeta l'interdit sur « *Marion Delorme* ».

Dans sa brochure intitulée : « *Aux électeurs de France*⁵ » que notre gascon publie à Toulouse le 14 juin 1831, il développe des idées nettement « démocratiques » et « anti-royalistes », selon le député libéral de la Haute-Garonne, Charles de Rémusat, idées qui ne sont pas pour déplaire à ses oncles Lissagaray. Mais en conclusion, il ne peut s'empêcher de regretter l'épopée impériale :

« ... au sein de nos places publiques, des monuments s'étaient élevés, souvenir tout vivant de l'Histoire, en parcourant la ciselure qui décorait leur contour, notre œil découvrait les restes mutilés des aigles impériales ! La France a été grande, riche, victorieuse ; elle le redeviendra ».

Il souhaite le retour de cette époque glorieuse, comme toute sa génération déçue par le pacifisme de la France et avide de s'illustrer comme celle de ses pères. Et il poursuit :

« Elle le redeviendra, jeunes gens, et l'avenir dira que c'est notre ouvrage. Déjà, nous avons conquis les chaires publiques...La Presse est à nous ; par elle nous avons brisé une féodalité de quinze années, la tribune va bientôt nous appartenir, de là, nous conquerrons l'Europe entière..."

Le jeune ambitieux qui voit se réaliser le début de son rêve grâce à la Révolution de Juillet se laisse emporter par son élan et s'exclame sûr de lui :

« Qu'avons-nous de moins que ceux qui ont vieilli⁶ ? »

Retenons encore parmi les articles de critique théâtrale signés B-A Granier de Cassagnac au « *Journal de Toulouse* » celui du 23 décembre 1831. Il traite d'une pièce intitulée « *Le fils de l'Homme* » écrite par un certain Barthélémy. Il s'agit bien entendu du fils de « *Buonaparte* »,... « ce jeune homme, séparé de la mémoire de son père par ses précepteurs et qui tout à coup, au milieu de cette Histoire qu'on lui a défigurée, trouve un nom plus grand que celui d'Alexandre, de César, d'Attila, un nom qui a cinquante batailles pour auréole, un nom qui veut dire brave, législateur, capitaine, un nom qui n'a pour synonyme que génie et fatalité, un nom qui crée des poètes, un nom qui lui appartient à lui, jeune enfant, par droit de naissance, d'affection, de malheur..."⁷. La légende napoléonienne est bien en marche et elle ne laisse aucune jeune imagination indifférente à cette époque.



Dans cette caricature de 1832, Daumier s'en prend à la rapacité des journalistes qui profitent de l'influence nouvelle de la presse

⁴ Granier de Cassagnac (B.-A.), *Souvenirs du Second Empire*, tome II. Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, 1879-1882, p. 114. 3 tomes, 3 volumes in-8°.

⁵ Granier de Cassagnac (B.-A.), *Aux électeurs de France*, Considérations sur les engagements des députés envers leurs commettants sur l'hérédité de la paierie, la liste civile et les questions les plus vitales de la politique actuelle. Toulouse, Imprimerie de Vieusseux, 60 p., brochure in-8°.

⁶ Sourbadère (Gilbert). *Un polémiste du XIX^e siècle : Bernard-Adolphe Granier de Cassagnac*, Toulouse, Université de Toulouse le Mirail, Mémoire-de Maîtrise, 1973, 428 p., - p. 22

⁷ « *Le Journal de Toulouse* », n° 165, 19^e année, vendredi 23 décembre 1831. et G. Sourbadère *op. cit* p. 24

Un « hugolâtre » au zèle tapageur

En octobre 1832, Granier de Cassagnac quitte Toulouse pour Paris où Rémusat, député de la Haute-Garonne et sous-secrétaire d'État à l'Intérieur, le présente à François Guizot, ministre de l'Instruction Publique, et à Victor Hugo, dont il est déjà « un sectateur passionné »⁸. Celui-ci le recommande à Bertin l'aîné qui lui ouvre les colonnes du « *Journal des Débats* » dès 1833.



de Rémusat, ministre des affaires étrangères
d'après la photographie de M. Reutinger



Guizot (1787- 1874)



Bertin (1832) (Ingres) « Le boudha de la bourgeoisie, repue, cossue, triomphante » (E. Manet)

Avec son style de matamore qui plaît au public, il n'hésite pas, dans un article publié le 1er novembre 1833, à accuser Alexandre Dumas de plagiat. Une polémique éclate et Victor Hugo se brouille avec Dumas le 3 novembre. Ils ne se verront plus durant plusieurs années⁹. Ce qui provoque la "sortie" de Granier de Cassagnac des « *Débats* » comme le conte avec humour Edmond Texier en 1852 :

« ... Par dévouement pour son protecteur, M. Granier de Cassagnac entreprend de débarrasser M. Victor Hugo d'un rival qui le gênait alors, et, de propos délibéré, il entre en campagne pour un « éreintement » en quatre points d'Alexandre Dumas. L'auteur d'« *Antony* » (1831) répond dans « *la Revue de Paris* », l'auteur de « *La Brinvilliers* » (Granier de Cassagnac a publié ce drame à Toulouse en septembre 1832) riposte dans « *Débats* » et la bataille durerait probablement encore si M. Bertin, que tout ce tapage incommodait, n'avait prié M. Granier de Cassagnac de mettre une sourdine à sa critique ou d'aller ferrailler plus loin¹⁰... »

En fait Granier de Cassagnac ne quitte « *Le Journal des Débats* » qu'en 1835 pour entrer à « *La Presse* » fondée par Émile de Girardin le 1er juillet 1836.

Admirateur de Lamartine et de Victor Hugo, figures de proue du romantisme, il voit dans ce mouvement littéraire l'aboutissement de l'art, reflet de notre civilisation chrétienne et qui ne peut donc être qu'un art chrétien :

« Le monde moderne étant un produit du christianisme, l'art moderne qui s'identifiera avec lui deviendra un art chrétien. C'est la religion qui initie les peuples et non pas l'art, le prêtre ouvre la marche, l'artiste la ferme¹¹ ».

Cette conception personnelle mise à part, Granier de Cassagnac est bien en effet un « hugolâtre » inconditionnel. La conclusion de sa critique lors de la première représentation de « *Ruy Blas* » le 8 novembre 1838 nous révèle à quel point il est en communion de pensée avec son maître :

« ...Somme toute, le succès de « *Ruy Blas* » est un grand événement littéraire, non pas pour l'auteur qui pourrait s'en passer, mais pour le public auquel il ouvrira les yeux¹² ».

Ainsi, Victor Hugo, le « poète » est bien ce mage illuminé, qui a le don de percevoir les sentiments et les

⁸ De Rémusat (Charles), *Mémoires de ma vie*, Paris, Plon, 159, 5 tomes In 8°. Tome III p. 535

⁹ Hugo (Victor), *Choses vues, 1830-1846*. Éditions Gallimard, collection folio, 1972, 508 p., chronologie p.49 (Edition établie, présentée et annotée par Hubert Juin)

¹⁰ Texier (Edouard), *Œuvres littéraires de M. Granier de Cassagnac*, in *l'Illustration*, 10 juillet 1852 – n° 489, p. 6 et 7

¹¹ Granier de Cassagnac (B.-A.), *Variétés* : M. de Chateaubriand, « *La Presse* », 26 juillet 1836 p. 3 et 4

¹² Granier de Cassagnac (B.-A.), *Ruy Blas*, drame en cinq actes et en vers de M. Victor Hugo, « *La Presse* » 11 novembre 1838 p. 1 et 2

sensations beaucoup mieux que ne le ferait le commun des mortels et qui a la mission d'éclairer cette masse aveugle en lui livrant son message. Granier de Cassagnac reprend ici la définition du poète telle qu'elle a été formulée par l'auteur de « *Ruy Blas* » pour la lui appliquer. Il ne tolère pas que l'on ose s'en prendre à son idole.

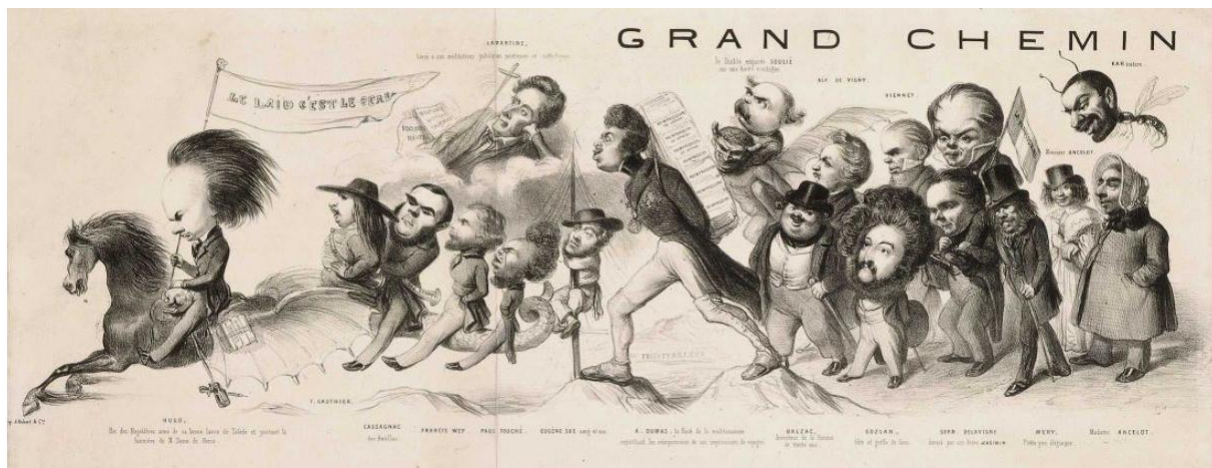
Après Alexandre Dumas, Jules Janin, Chateaubriand lui-même, « les platitudes mal rimées de Voltaire¹³ », Scribe, « bête noire des Romantiques », et même Corneille et Racine n'échappent pas à la plume iconoclaste de notre gascon, qui pourfend avec le même empressement le jeu de la célèbre comédienne Rachel, qui a eu le tort de faire revivre au théâtre la tragédie classique.

Il évoque avec nostalgie dans ses « Souvenirs... » cette époque où « il lançait ses articles comme on lance des torches dans le camp ennemi pour le réduire à merci » et pour imposer sa « religion » littéraire, ou plutôt celle de son maître Victor Hugo, à tous les mortels :

«...Je pris donc place, dans les premiers, avec Théophile Gautier, avec Gérard de Nerval, avec Edmond Ourliac, dans l'ardent apostolat qui propageait la doctrine et défendait l'œuvre du maître. Je m'associé aux énergiques manifestations qui accompagnèrent les premières représentations du « *Roi s'amuse* », de « *Lucrece Borgia* », de « *Marie Tudor* », de « *Ruy Blas* » et d'« *Angelo* » ; et sans avoir jamais commis Dieu merci, le blasphème qu'on m'attribua d'avoir traité Racine de « polisson », je fus, dans la campagne ouverte par Théophile Gautier, l'apôtre le plus militant de la doctrine nouvelle, et si ce n'était pas manquer de respect aux choses saintes, je dirais que dans la propagande romantique, Théophile Gautier porta la clé de Saint Pierre, et moi l'épée de Saint Paul¹⁴ ».

Ce dévouement inconditionnel à Victor Hugo depuis 1832 l'a fait remarquer. Ses articles de critique littéraire - notamment ceux qu'il donne à « *La Presse* » en octobre, novembre et décembre 1838 - ont tellement scandalisé qu'il devient connu et même célèbre. C'est désormais une personnalité, membre à part entière de l'entourage du poète et du cénacle de ses admirateurs. Il est aussi un de ses défenseurs les plus zélés.

C'est d'ailleurs à ce titre qu'un dessinateur, Benjamin Roubaud, lui attribue une place d'honneur dans une caricature datant de 1841 et intitulée : « Le Grand chemin de la postérité¹⁵ ». En effet Granier de Cassagnac figure en troisième position derrière Théophile Gautier et Victor Hugo, chef de file de la nouvelle littérature. Celui-ci chevauche le monstre romantique, mi-cheval, mi-dragon et arbore sur sa bannière la devise : « Le laid, c'est le beau » qui traduit l'opinion simpliste que le public se fait encore du Romantisme.



Théophile Gautier avec son chapeau et Granier de Cassagnac, le visage encadré d'une barbe florissante, apparaissent comme les deux hérauts qui embouchent « les trompettes de la renommée » pour chanter les louanges de leur seigneur et maître. Sur le cor de Granier de Cassagnac, on distingue les mots : « *Journal des*

¹³ Granier de Cassagnac (B.-A.), L'ancien et le nouveau théâtre, « *La Presse* », 27 août 1836 p. 3 et 4

¹⁴ *Souvenirs du Second Empire*, tome I, op. cit., p. 74

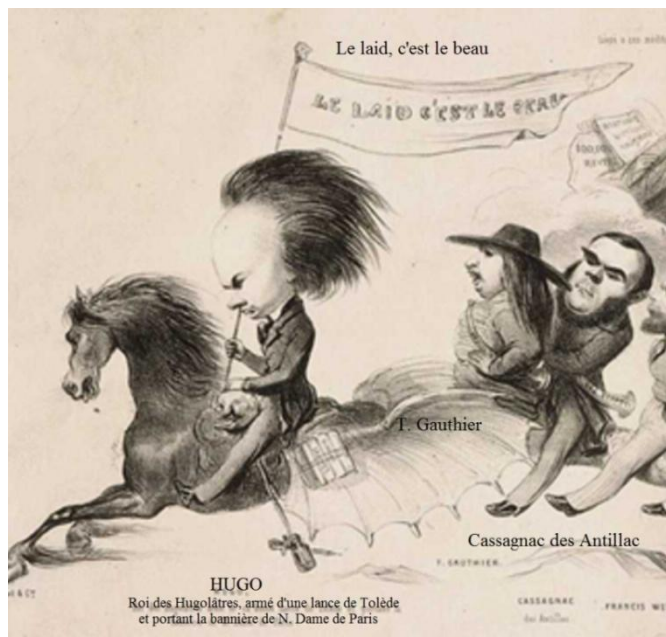
¹⁵ Caricature : *Le Grand chemin de la postérité* par Benjamin Roubaud, 1841

- Bibliothèque nationale (Estampes)

- Documentation Française (Photos Holzappel) : « *le romantisme en France* », dossiers 5276 et 5277

- Lagarde et Michard, « *le XIX^e siècle* », gravure n° 27.

Débats". Allusion à ses débuts tapageurs dans ce quotidien réputé. À son portrait correspond une appellation particulière : "Cassagnac des Antillac", qui évoque le récent voyage aux Antilles (1840-1841) de notre journaliste.



Le « Grand Chemin de la postérité » (détail)
Benjamin Roubaud - 1841

L'on ne peut s'empêcher de remarquer que, mis à part Lamartine qui est représenté comme un rêveur perdu dans les nuages et inspiré par le christianisme, le gascon précède directement Francis Wey, autre collaborateur de *"La Presse"* mais aussi Paul Fouché, Eugène Sue, Alexandre Dumas, Balzac, Gozlan et surtout Alfred de Vigny qui est encore relégué dans le groupe des Romantiques de second plan¹⁶. Mais un tel dévouement, une fidélité si ombrageuse méritent bien quelque récompense.

Granier de Cassagnac chevalier de la Légion d'Honneur

C'est en tant que « rédacteur principal du journal *"La Presse"* » qu'il est élevé au grade de chevalier de la Légion d'Honneur le 1^{er} mai 1838, à la demande de Victor Hugo qui s'adresse en ces termes à Molé alors président du Conseil :



Narcisse de Salvandy (détail) par Paul Delaroche, Mairie d'Auch, Salle des Illustres (photo H. A.)

"Monsieur le Président du Conseil,

Je demande à Votre Excellence, la croix de la Légion d'Honneur pour M. Adolphe Granier de Cassagnac, publiciste, rédacteur principal du journal "La Presse". Je demande pour lui cette haute distinction, comme la récompense des services éminents que, depuis quatre ans, il n'a cessé de rendre à la cause de l'ordre ; je ne suis que le colonel signalant au général en chef un vaillant officier à décorer. Ce n'est pas une faveur que je sollicite de la bienveillance personnelle de M. le comte Molé, c'est un acte de justice que je réclame de l'intelligente initiative de M. le Président du Conseil".

*Victor Hugo*¹⁷

Cette lettre transmise par Molé au Ministre de l'Instruction Publique, qui n'est autre que le Condamois Salvandy, sera décisive. Granier de Cassagnac est décoré tout jeune, à trente-deux ans.

¹⁶ Sourbadère (Gilbert), *Un polémiste du XIX^e siècle : Bernard-Adolphe Granier de Cassagnac*, op. cit. p. 65 à 67

¹⁷ *Souvenirs du Second Empire*, tome I, op. cit., p. 72-73

Un témoin nommé Victor Hugo

En février 1840, le poète accepte d'être le témoin du journaliste, "provoqué" en duel par un certain Thoré, membre comme lui du "Comité de la Société des Gens de Lettres". Mais il s'oppose à ce que Granier de Cassagnac "donne satisfaction à main armée" des articles qu'il a écrits contre les doctrines républicaines¹⁸.

Au retour de son voyage aux Antilles (1840-1841), notre polémiste épouse à Paris, à la mairie de la rue Drouot, le 24 août 1841, Melle Rosa de Beauvallon, qui est la fille d'un planteur de la Guadeloupe. A peine âgée de 18 ans, elle allie "les grâces parisiennes à la distinction et à la beauté de la nature créole". Et en plus elle lui apporte 80 000 F de dot ! Mais le témoin de Granier de Cassagnac n'est autre que Victor Hugo. Il signe au bas de l'acte de mariage :

"Victor Hugo, vicomte Hugo, membre de l'Académie Française, officier de la Légion d'Honneur, place Royale, 6¹⁹". Il est en effet académicien depuis le 7 janvier 1841.

Granier de Cassagnac vole au secours des "Burgraves" :

Le 7 mars 1843, la première des "Burgraves" au Théâtre Français se solde par un échec; le 9 mars, la deuxième est catastrophique²⁰.

Est-ce pour cela que Granier de Cassagnac, rédacteur en chef du journal ultra-conservateur "*Le Globe*" depuis 1842 renoue avec son passé de critique littéraire, le temps d'un article ? En tout cas, le 9 mars "*Le Globe*" accueille favorablement cette première représentation :

« Nous avons pensé que l'on excuserait notre vieille amitié et notre vieille admiration, et que l'on nous permettrait de prendre, pour une seule fois, la place du critique habile qui entretient nos lecteurs des théâtres. Nous sommes de ceux qui saluèrent dans "*Hernani*", dans "*Marion Delorme*", "*Le Roi s'amuse*", le retour de la belle langue française mise en œuvre par Régnier, par Corneille et par Molière, que le XVIII^e siècle avait laissé s'appauvrir et que les poètes de l'Empire (trop influencés par Voltaire à son goût) avaient totalement oubliée²¹... »

Ainsi, sans être le Romantique intransigeant de ses débuts puisqu'il tolère Corneille et Molière, Granier de Cassagnac ne se résout pas à mettre Racine à leur niveau. Il demeure un admirateur fidèle de Victor Hugo qui ne doit guère apprécier pourtant la défense des planteurs et des "intérêts coloniaux" qu'il mène dans les colonnes du "*Globe*".

A son beau-frère Rosemond de Beauvallon qui lui a adressé son livre "*L'île de Cuba*" en mars 1844, le poète répond en soulignant les liens de parenté qui unissent le créole à notre polémiste :

"... Vous êtes dignement allié à Granier de Cassagnac, cet esprit si élevé et si énergique ; vous êtes un penseur comme lui²²..."

Eloge flatteur sans doute. Mais est-il davantage qu'une pure convenance et traduit-il la pensée profonde du poète ?... Un poète désormais meurtri par la mort de sa fille Léopoldine à Villequier, le 4 septembre 1843, le jour-même où il visitait la cathédrale d'Auch en compagnie de Juliette Drouet.

Victor Hugo, Granier de Cassagnac et la candidature de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République

Après la Révolution de février 1848, la France s'étant dotée d'une constitution républicaine, les deux hommes vont l'un et l'autre, pour des raisons différentes, préférer le neveu de l'Empereur à Lamartine.

Victor Hugo, député de Paris à l'Assemblée Constituante élue le 4 juin 1848, dispose d'un journal : "*L'Événement*", qu'il inspire depuis le 31 juillet. Suite à la visite du candidat qui lui demande son opinion, Victor

¹⁸ Sourbadère (Gilbert), *op. cit.* p. 83

¹⁹ *Souvenirs du Second Empire*, tome I, *op. cit.*, p. 72

²⁰ Hugo (Victor), *Choses vues 1830-1846*, *op. cit.*, chronologie p. 83

²¹ Granier de Cassagnac (B.-A.), Première représentation des "Burgraves" de M. V. Hugo, *Le Globe*, Feuilleton du Globe, 9 mars 1843, p. 1 à 3, colonnes A, B et C

²² Rosemond de Beauvallon, l'île de Cuba, *Le Globe*, 15 mars 1844, p. 3, col C

Hugo soutient des tous premiers (le 28 octobre) la candidature de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence, dans ce journal²³.

« J'ai appuyé la candidature de Louis Bonaparte espérant que, dans l'impossibilité d'être grand comme Napoléon, il essaierait peut-être d'être grand comme Washington²⁴ » expliquera-t-il plus tard.

Thiers ne se rallie à cette candidature que le 5 novembre. Quant à Granier de Cassagnac, il prétend dans ses *"Souvenirs du Second Empire"* avoir participé « ... trois mois avant le 10 décembre 1848, lorsque les esprits inquiets cherchaient un candidat pour la présidence de la République, (à) une petite réunion intime qui avait lieu à Bordeaux, dans les bureaux du *"Courrier de la Gironde"*. Il y était convié, depuis sa retraite gersoise de Couloumé (dans le canton de Plaisance), en tant qu'ancien rédacteur de journaux parisiens réputés, et aussi en tant que collaborateur occasionnel de *"L'Opinion du Gers"*. Là, Granier de Cassagnac aurait exposé son point de vue, sans beaucoup de succès :

« J'y soutins sans réussir à la faire prévaloir, la candidature du prince Louis-Napoléon, comme la seule qui fût capable d'entraîner les populations rurales²⁵ ... »

Suite à une circulaire émise par le *Comité de la presse départementale* et publiée le 12 novembre par *Le Courrier de la Gironde*, *L'Opinion du Gers* se prononce officiellement le 17 novembre : « l'élection de Louis-Bonaparte assurera le bonheur de la France et la paix européenne²⁶ ... »

Mais Granier de Cassagnac tarde à publier dans *L'Opinion* les deux articles où il "proposait le Prince au choix de son département". Le 1^{er} ne paraît que le 10 décembre, le jour-même de l'élection. Quant au second, il ne paraît que le 28 décembre, et il ne concerne plus l'élection présidentielle qui est acquise.

Granier de Cassagnac semble donc s'être beaucoup moins engagé qu'il ne veut bien le dire. Mais comme Guizot, son ancien mentor en politique, il voit dans le neveu de l'Empereur "une gloire nationale, une garantie révolutionnaire, un principe d'autorité". Ce à quoi souscrit également Victor Hugo, timidement converti à la République mais circonspect par rapport au nouveau Président, auquel il conseille de "décorer la paix"²⁷.

La rupture consommée avant même le Coup d'État

Dans ses *"Souvenirs du Second Empire"*, Granier de Cassagnac affirme avec quelque exagération sans doute :

« J'ai des raisons personnelles de rester persuadé que, si, au lieu d'arriver à Paris au mois d'avril 1850 (depuis sa retraite gasconne), j'y étais arrivé au mois de septembre 1849, Victor Hugo aurait été l'un des plus fidèles et des plus grands ministres de l'Empereur²⁸ ... ». Et il va jusqu'à dater la rupture entre "ces deux éminents esprits" du 20 octobre 1849 :

« Le 20 octobre, une discussion importante eut lieu à l'Assemblée, au sujet d'une déclaration du pape Pie IX, dite "motu-proprio", et réglant les conditions du rétablissement de son autorité souveraine à Rome. Le Prince, par l'organe de ses ministres, prit une attitude modératrice dans le débat ; mais Victor Hugo, sur le concours duquel il avait compté, déconcerta ses plans en prenant une attitude hostile.

À leur première rencontre, le Prince ne fut pas maître d'un mécontentement trop vif, et le poète d'un dépit trop marqué. Faute d'intermédiaire, la séparation s'accrut, et huit mois après lorsque mes rapports avec le Prince commencèrent, il était trop tard pour intervenir²⁹ ... »

Il est vrai que Victor Hugo a prononcé un discours à la Législative "sur l'expédition de Rome" le 19 octobre 1849 suivi le lendemain d'une "Réponse à Montalembert" qui a suscité la réprobation du fils du Maréchal Ney, "prince de la Moskowa"³⁰.

En fait, Granier de Cassagnac minimise la cause qui a engendré la rupture "fatale". Une question de politique extérieure concernant les conditions de rétablissement de l'autorité pontificale à Rome aurait suffi pour

²³ Hugo (Victor), *Choses vues 1847-1848*, tome I, Editions Gallimard, collection folio, 1972, 505 p., chronologie p. 25.

²⁴ Hugo (Victor), *Souvenirs personnels (1848-1851)* réunis et présentés par Henri Guillemin, Abbeville, Gallimard, 1952, 325 p., p. 194, in-8°.

²⁵ *Souvenirs du Second Empire*, tome I, op. cit., p. 4

²⁶ Sourbadère (Gilbert), op. cit. p. 173 à 176

²⁷ Hugo (Victor), *Choses vues 1847-1848*, tome II, op. cit., 423 p.

²⁸ *Souvenirs du Second Empire*, tome I, op. cit., p. 71

²⁹ *Souvenirs du Second Empire*, tome I, op. cit., p. 76

³⁰ Hugo (Victor), *Choses vues 1849-1869*, tome III, Éditions Gallimard, collection folio, 1972, 500 p., chronologie p. 15 et 164

séparer à jamais les deux hommes. Mais c'est oublier que Victor Hugo est déjà très proche des républicains les plus avancés. Et cette question n'est que la première sur laquelle le poète dévoile son hostilité envers le gouvernement et le chef de l'État.

Sur bien d'autres points, son attitude d'opposition éclatera au grand jour. Cependant, dans l'optique de la politique du Président, ce problème est très important. Il doit être résolu afin de satisfaire les catholiques français qui, derrière Montalembert, ont déjà obtenu en avril-mai 1849 que Pie IX soit rétabli sur son trône, avec l'aide des troupes françaises du général Oudinot. Aussi, le ressentiment de Louis-Napoléon qui ne veut pas perdre l'appui des voix catholiques, est très grand à l'égard de Victor Hugo. Celui-ci use de son prestige pour tenter de déjouer les plans présidentiels.

Granier de Cassagnac ne semble pas saisir que l'incompatibilité qui apparaît brusquement entre le prétendant et le poète est avant tout d'origine politique.

Elle résulte de l'évolution de Victor Hugo qui devient franchement républicain à partir de 1850 surtout. Ainsi, le 18 juillet 1851, répond-il à cette question essentielle :

« Mais comment suis-je devenu républicain ?..

... Je le répète, depuis vingt cinq ans j'étais simplement un homme de liberté. J'étais libéral et démocrate. Rien de plus. La République n'était pour moi qu'une forme politique... La République est une idée, la République est un principe, la République est un droit. La République est l'incarnation même du progrès ...

En 1848, quand je la vis se dresser brusquement sur l'écroulement de la monarchie, courant l'Europe de son rayonnement, mêler les grandes choses aux grandes idées, l'enthousiasme me vint au cœur, mais je gardai le silence pourtant.

... J'hésitais devant la République, je le déclare. La République était puissante alors, et je lui laissais l'empressement et les adulations des autres. C'était le temps où l'on se prosternait beaucoup devant elle.

Mais depuis deux ans, quand j'ai vu la République prise en traître, saisie par ses ennemis, jetée à terre, liée, garrottée, bâillonnée, quand j'ai vu toutes les lois qu'on lui a mises aux pieds et aux mains, quand j'ai vu la politique qu'on lui a plongée dans le cœur, quand j'ai vu son sang couler à flots, alors, moi, qui aux jours de triomphe m'étais tenu à l'écart, je me suis approché d'elle au moment où tant d'autres s'en éloignaient, et quand j'ai vu que meurtrie, saignante, terrassée, foulée aux pieds, couverte de plaies, elle vivait encore, je me suis mis à genoux devant elle et je lui ai dit : Tu es la vérité !

Maintenant je combats pour elle.

Mais on me dit : Prenez garde ! Vous allez partager son sort. Aujourd'hui les haines, les violences morales et matérielles, les injures, les outrages, les calomnies, les persécutions sont pour les républicains.

Raison de plus.

Républicains, ouvrez vos rangs. Je suis des vôtres³¹ ».

Ainsi, le libéral, Pair de France sous Louis-Philippe, longtemps hanté par "cette sorte d'effroi permanent de 93 que les écrivains monarchiques ont réussi à créer et qui est encore aujourd'hui la grande objection contre la République", s'est tourné, d'abord timidement, puis avec une résolution de plus en plus grande, vers la démocratie et la République.

De retour à Paris le 12 avril 1850, Granier de Cassagnac s'efforce en vain de ramener Victor Hugo vers le "Prince-Président" :

« ... L'état de nos relations personnelles avec Victor Hugo fait supposer que, placés par les événements dans deux camps contraires, nous dûmes avoir une explication politique. Elle fut longue, affectueuse, intime, pleine de supplications de ma part. Je voulais le ramener. Il était trop froidement aigri et ses relations avec la Montagne étaient devenues trop politiques³² ... »

Le Coup d'Etat les sépare définitivement et les propulse vers des trajectoires politiques diamétralement opposées.

³¹ Hugo (Victor), *Choses vues 1849-1869*, tome III, *op. cit.*, p. 208 à 210

³² *Souvenirs du Second Empire*, tome I, *op. cit.*, p. 77

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851

Granier de Cassagnac l'a appelé de ses vœux dans les colonnes du *"Constitutionnel"* et du *"Pouvoir"*. Il tente de justifier ensuite cet "acte viril et libérateur". Mais dans l'article publié le 15 janvier 1852 en première page du *"Constitutionnel"* et qui s'intitule "Que les bons se rassurent et que les méchants tremblent !" il ne peut cacher ses regrets, sa douleur même, de voir Victor Hugo banni comme tous les autres "socialistes":

« Il y a même dans les rangs des bannis, des hommes que notre souvenir et notre affection suivront douloureusement partout, où qu'ils aillent, mais ce tribut sacré payé à la pitié humaine et à l'amitié privée ne nous empêchera pas de donner complètement raison à l'ordre, à la loi, à la patrie... »

La raison d'État est la plus forte, et même si personnellement il ferait une exception pour le poète, il est obligé d'accepter et de louer cette décision. C'est la rançon de son engagement.

Dans ses *"Souvenirs de Second Empire"*, il reconnaît qu'il a demandé, dès les premiers jours de janvier 1852, la grâce pour "deux hommes auxquels il avait porté une longue affection, M. Victor Hugo et M. de Rémusat".

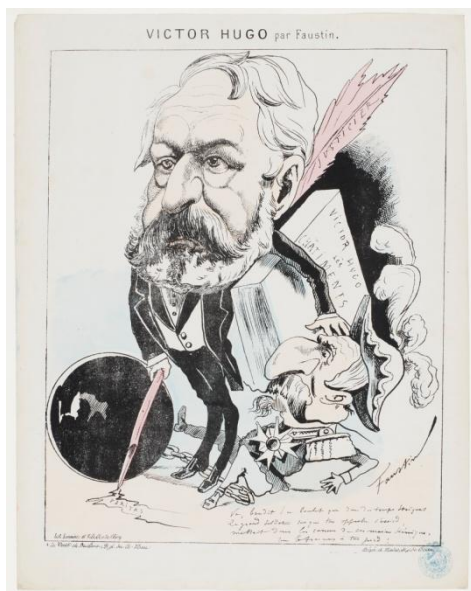
Le prétendant, encore dans l'ambiance du Coup d'Etat, aurait refusé en ces termes :

« Vous êtes bien heureux de pouvoir faire de la politique avec votre cœur ; moi, qui réponds du repos de la France, je suis obligé d'en faire avec mon devoir. Lorsque la France sera pleinement pacifiée, je serai peut-être plus clément que vous³³ ... »

Ainsi, Louis-Napoléon Bonaparte se montre en un sens beaucoup plus clairvoyant que Granier de Cassagnac : il voit en Victor Hugo le républicain qu'il est vraiment, qui a tenté de soulever le peuple de Paris, en vain, au lendemain du 2 décembre, et dont la présence sur le sol français est dangereuse pour son régime.

Le journaliste laisse parler "son cœur". Admirateur sincère du poète, il n'a pas oublié que c'est lui qui a parrainé ses débuts au *"Journal des Débats"* et à *"La Presse"*. Il n'a pas oublié non plus les relations cordiales qui liaient leurs familles respectives. Tout cela le pousse à inter venir en sa faveur auprès du Président. Et lui qui connaît la puissance exceptionnelle de ce génie ne pressent-il pas déjà les strophes vengeresses des *"Châtiments"* (Bruxelles - 1853) ?....

Un "modus vivendi" avant comme après le Coup d'Etat



Granier de Cassagnac, dont la polémique n'a épargné presque personne, en dehors de Guizot, ménage son ancien maître en Romantisme. Il ne consentira jamais à écrire contre Victor Hugo, bien que ce dernier soit devenu l'adversaire du Président de la République puis de l'Empereur.

Ainsi, en 1851, alors que le journaliste s'est lancé dans une lutte effrénée à propos de la révision de la Constitution, alors qu'il stigmatise tous les orateurs défavorables à ce projet de révision dans leur discours à l'Assemblée Nationale, il refuse de critiquer l'intervention de Victor Hugo. Il laisse ce soin à Boilay, autre rédacteur du *"Constitutionnel"*. Et il explique son abstention le 18 juillet dans le journal du Dr Véron :

« .., Quant au discours de M. Victor Hugo, nous n'en parlerons pas non plus. Nous en avons l'âme navrée et consternée ; et notre silence est le respect dû aux souvenirs d'une amitié de vingt ans³⁴ ... »

Faustin Betheder *Victor Hugo le Grand* (Victor Hugo écrasant Louis Napoléon au lendemain de Sedan). Manuscrit en bas à droite :

« Vu, bandit ! un boulet que dans des temps stoïques
le grand soldat sur qui ton opprobre s'assied
Mettait dans les canons de ses mains héroïques
Pour le traîner à tes pieds ! »

³³ *Souvenirs du Second Empire*, tome II, op. cit., p. 56

³⁴ *Le Constitutionnel*, 18 juillet 1851, p. 1, col. A

Granier de Cassagnac, en faisant montre d'une certaine retenue, témoigne du "respect" qu'il porte à la personne de son ancien maître.

Mais ce "respect" est-il réciproque ? Il est difficile de l'affirmer d'une façon certaine. Cependant on feuilletterait en vain *"Les Souvenirs personnels"* (1848-1851) de Victor Hugo réunis et présentés par Henri Guillemin, ou *"Choses vues"* (1830-1885) réunies en 4 volumes par Hubert Juin, si on pensait y trouver une attaque quelconque ou une réflexion acide dirigée contre Granier de Cassagnac. Il est possible que Victor Hugo ait évité de le prendre à parti dans ses écrits, même dans ses notes personnelles. Les deux hommes se tiennent sur leurs positions respectives, comme s'ils avaient scellé une entente préalable. Mais il semble qu'il n'en soit rien et que c'est seulement leur "respect" mutuel sinon leur estime réciproque qui les réduit au silence.

Mais Paul de Cassagnac (1842-1904) fera preuve de moins de retenue que son père.

La cruauté de Paul de Cassagnac

Paul de Cassagnac est, comme son père, un polémiste redoutable. Il s'en prend même à Victor Hugo, chose que n'a jamais faite Granier de Cassagnac.

Le poète républicain est accablé par une série de deuils. Il vient de perdre un autre de ses fils. Le 9 octobre 1872, le rédacteur en chef du journal bonapartiste, *Le Pays*, signe un article impitoyable intitulé : "Le châtiment de Victor Hugo" :

« Il me plaît de contempler la douleur de ce vieillard... Car il est maudit par Dieu qu'il renia, et ces deuils qui le frappent l'avertissent que sa punition sera horrible, et que jamais apostasie ne sera plus effroyablement punie... Celui qui signait le Vicomte Hugo, qui fut Pair de France, qui chanta le grand Empereur, qui célébra le sacre de Charles X, avait hier un chapeau mou sur la tête et menait au cimetière l'enterrement civil de son fils, et la canaille de Paris le suivait, l'entourant de ses applaudissements infâmes d'avoir écarté la religion du lit et du cercueil de son enfant mort ! Et on l'a enfoui, comme on enfouit un épagueul ou son pointer, se bornant à mettre de la terre sur le corps pour empêcher d'incommoder le voisinage, mais voilà tout. »

Paul de Cassagnac, avec une intolérance totale, ne souffre ni les libres-penseurs, ni les républicains. Mais il trouve le moyen, en conclusion, de faire allusion au prince Impérial :

« .. Et, pendant que le vieillard rentre dans sa demeure vide, et, désespéré, attend patiemment son heure, là-bas, sur la terre d' Angleterre, le fils de celui qu'il insulta si cruellement lui donne peut-être une plainte généreuse, car il n'est pas comme nous, il oublie et il pardonne³⁵ ! »

Ces quelques extraits sont assez significatifs de l'outrance et de la virulence des polémiques du XIX^e siècle, art dans lequel les Cassagnac étaient passés maîtres.

Le rappel de ces faits confirme la complexité de l'Histoire, plus dépendante qu'il n'y paraît au premier abord des relations humaines.

Granier de Cassagnac, après avoir été un "hugolâtre" zélé et tapageur, est devenu le chantre du Coup d'État au nom de la défense de "l'ordre, de la religion et de la propriété" contre "le péril rouge". Ce qui va lui permettre d'entamer une longue carrière politique dans le département du Gers grâce à la candidature officielle, et d'y fonder une véritable "dynastie" de députés et de journalistes.

Cette évocation comparative met aussi en relief tout le génie et le courage de Victor Hugo, qui a su épouser son siècle au prix d'un exil douloureux et qui est devenu ainsi le guide inspiré d'un peuple définitivement converti à la République.

³⁵ Granier de Cassagnac (Paul), Le châtiment de Victor Hugo, *Le Pays*, 9 octobre 1872